

Complainte algérienne Rachid Tridi : un survol

Mair Verthuy
Université Concordia, Montréal

*Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance
(...) Mon pays sera mes amours
Toujours !*

Fr.-René, vicomte de Chateaubriand

L'œuvre de Rachid Tridi, ingénieur montréalais d'origine algérienne, comprend pour l'instant trois ouvrages publiés : un essai, *L'Algérie en quelques maux*¹ ; un recueil de nouvelles, *Le doigt dans l'engrenage*; et un roman, *À l'ouest d'Alger*. Comme l'indiquent deux au moins de ses titres, et suivant en cela une tradition bien compréhensible chez les auteurs exilés ou migrants, son thème de prédilection demeure tout naturellement pour l'instant le pays qui l'a vu naître, ce pays qu'il connaît bien et dont il ressent encore les battements intimes.

Malgré la très longue histoire de la région, l'Algérie telle que nous la connaissons aujourd'hui, avec ses frontières actuelles, est née il y a presque quarante ans, lors de la signature en 1962 des accords d'Évian entre l'ancien pays colonisateur, la France, et le G.P.R.A. issu du Front de Libération nationale (ce qui écartait par le fait même la voix non seulement des «Français» d'Algérie mais aussi celle des très nombreux Musulmans appartenant à d'autres mouvances politiques, celle, par exemple, de Ferhat Abbas ou encore de Messali Hadj.) Certes, le départ de la majorité des Européens et des Musulmans fidèles à la France constituait une saignée, certes la guerre et ses séquelles avaient contribué à ravager le pays, certes le niveau général d'éducation demeurait très inférieur à ce qu'il aurait dû être, certes les luttes intestines étaient loin de s'être calmées; tous les espoirs étaient pourtant permis dans ce pays fondé en principe sur des valeurs humanistes, riche en ressources naturelles, à la population jeune et

ardente.

Il semble qu'il n'en ait rien été. Quel que soit l'auteur que l'on lise, Djébar, Mokkedem, Yacine, j'en passe, le portrait du pays qui s'en dégage, au moins jusqu'à très récemment, est celui d'une société où le statut de la femme ne fait que régresser, où l'argent est roi, où la religion se transforme en outil d'oppression, où la misère règne. L'Algérie, libérée du joug colonial, s'est faite pays à parti unique, étouffant de ce fait toute velléité libertaire, toute prise de responsabilité, toute possibilité d'exercer librement son intelligence.

Qu'en est-il alors de Tridi ? Que peut-on conclure de la lecture de ces trois textes, si différents l'un de l'autre, par la forme déjà ? Le premier, composé et publié avant même son arrivée au Canada, ne se cache pas d'être à la fois une diatribe contre le sort que l'on a réservé à son pays d'origine et une plaidoirie en faveur d'un renouveau total. Dédié aux jeunes, morts en 1988 «pour que (...) renaisse l'Algérie de ses cendres,» l'auteur constate dans son préambule que le gouvernement lui-même, en 1991, est obligé de reconnaître la faillite absolue de trois décennies de gestion par le F.L.N.

La présentation du livre rappelle celle de l'encyclopédie médicale à usage familial que l'on feuillette à la recherche d'un nom de maladie à imposer aux symptômes que l'on constate chez un être aimé ou encore comme une liste de symptômes (quarante-six) classés dans l'ordre alphabétique que l'on pourrait dresser en préparation d'une consultation chez le médecin, chacun d'entre eux (autogestion, fatalisme, fuite des cerveaux, etc., etc.) comportant un développement ou une explication. L'Algérie n'a certes pas le monopole de certains des maux décrits ici (incivisme, malenseignement, etc.) Il n'en demeure pas moins cependant que l'effet provoqué par tant de maux conjugués ne peut manquer d'effrayer. L'auteur conclut en donnant quelques pistes à suivre : renouveau économique; instauration d'un système réellement démocratique; ouverture culturelle, sans toutefois préciser, tel n'est pas son propos, comment s'y prendre.

Malgré la passion qui anime l'auteur, l'étude de ce livre maintient une distance avec le lecteur ou la lectrice. L'on comprend bien en le refermant la nature et l'étendue de la tragédie algérienne, que l'on accepte ou que l'on rejette le portrait qu'il en brosse, mais c'est un bilan que l'auteur nous propose et, comme tel, il donne des arguments ou une confirmation plutôt qu'il n'engage l'indignation ou les sentiments de la personne qui lit. Sans doute faut-il être soi-même Algérien-ne pour dans ce contexte vivre le drame avec la même intensité que Tridi.

Il en va tout autrement avec les œuvres de fiction que nous lui devons, bien que le mot «fiction» soit sans doute à prendre avec un grain de sel, sa narration étant vraisemblablement fondée de près ou de loin sur des événements réels. Son recueil de nouvelles (*DE*) se veut sans doute une illustration plus vivante de certaines tares dénoncées dans le livre précédent (*AQM*), et c'est effectivement dans cet ouvrage que le sujet qu'il traite commence à prendre corps, à véritablement accrocher le lecteur ou la lectrice profanes.

Ces onze récits mettent en scène des destins individuels, des destins qui auraient dû pour

la plupart connaît un dénouement heureux mais qui ont été, à cause des magouilles trop fréquentes, de l'incurie des hauts responsables, de l'hypocrisie régnante, j'en passe, détournés de leur cours normal pour se transformer en amertume, en défaite ou en tragédie.

Ainsi, dans la nouvelle intitulée : «L'examen», dont l'action se passe au moment de la fête de l'*Aid Le Fitr*, nous assistons à la veillée d'armes de deux garçons, Hamid et Karim, tous deux candidats au baccalauréat dont les épreuves commencent le lendemain. Hamid «a travaillé sans répit tout le long de l'année scolaire, aussi bien en classe qu'à la maison» (45). Sa famille a aussi consenti beaucoup d'efforts afin de l'aider à préparer son examen dans les meilleures conditions possibles. Karim également se fait aider par son père — mais tout autrement, car ce dernier, selon une vieille habitude, se fait remettre par son directeur «un jeu complet des épreuves avec leurs solutions» (46), ce qui permettra à son fils de copier les réponses comme l'avaient déjà fait ses aînés. Si, à la fin de l'histoire, l'avenir de Karim ne fait aucun doute — ce sera la réussite escomptée—, nous restons dans le doute quant à celui du garçon honnête et travailleur car Hamid ne termine pas complètement l'épreuve.

D'autres nouvelles mettent en scène, ici la mort d'un enfant mal diagnostiqué à l'hôpital, là une fraude électorale, ailleurs les souffrances d'une jeune femme mariée contre son gré. L'une d'entre elles cependant met en scène un jeune Français musulman, fils de *harki*, victime de racisme à Paris. Elle semble servir de repoussoir à celles qui l'entourent, sans doute pour souligner que la solution du problème n'est pas à chercher du côté de la France. L'Algérie doit résoudre seule la question de son devenir. À cette exception près, Tridi touche ici à différents maux qui frappent la société algérienne elle-même. En nous demandant pourtant de nous identifier aux victimes, en rendant cette identification possible grâce à la technique narrative, il réussit à émouvoir là où plus tôt il ne cherchait que notre acquiescement.

Avec son dernier ouvrage, Tridi s'est attaqué au roman, genre qui lui permet de développer et d'étoffer sa vision du monde, de créer des personnages aux dimensions multiples, d'offrir un microcosme de la société algérienne lors d'un moment de crise. Comme l'explique sa quatrième de couverture : L'histoire se déroule à la veille des émeutes d'octobre 1988 et illustre les paradoxes et aberrations qui y ont conduit, et qui n'ont pas fini de miner le pays. Sur toile de fond d'une privatisation menée à la hussarde, l'auteur nous fait découvrir, à travers les péripéties tragi-comiques vécues dans un complexe touristique balnéaire, les mécanismes véreux qui ont mené à la faillite du pays, et tout ceci au nom d'une révolution sans cesse galvaudée.

Effectivement ce complexe touristique de la Méditerranée ressemble en quelque sorte à l'Algérie elle-même ou à une Algérie virtuelle qui n'a jamais pu se réaliser. Les descriptions évoquent les beautés naturelles du site et la façon dont celui-ci a été gâté par la nature : (...) un tableau idyllique qui évoque l'harmonie et la joie de vivre. Au nord, une mer d'azur gît dans une attitude lascive. Au sud, une forêt de pins, large de quelques centaines de mètres, forme une

bande d'un vert clair, qui déborde très largement des extrémités orientale et occidentale du complexe. À l'est et à l'ouest, d'infinies étendues d'un sable ocre scintillant, parsemées ça et là de parasols aux couleurs chatoyantes (...) (OA 61)

Cette installation, à l'instar du pays qu'elle symbolise, au lieu d'être l'un des bijoux de la région, lieu de bien-être pour ses habitants, lieu d'attraction pour les touristes, croule sous le poids d'une administration étatique. L'insalubrité règne; les dettes s'amoncellent. C'est le moment choisi par l'État pour passer sans transition de la gestion publique à la privatisation. Nous pouvons dès lors suivre ce qu'il faut bien appeler une série de magouilles. L'entreprise ne change de mains évidemment qu'en apparence. Que l'on cherche du côté des gestionnaires ou des fournisseurs, que l'on considère la hiérarchie médicale ou les autorités civiles, nous sommes dans l'ensemble confrontés à la même âpreté au gain, la même hypocrisie, la même incompetence, les mêmes trahisons. Les valeurs islamiques sont abandonnées : la nouvelle élite ne s'intéresse qu'à tout ce qu'il y a de clinquant dans les sociétés occidentales; les intégristes prêchent la haine.

L'action s'organise autour d'une catastrophe majeure. Les conditions d'hygiène sont déjà insuffisantes, mais devant la demande accrue, le directeur de l'abattoir municipal laisse passer de la viande avariée. Les intoxications se propagent. Des touristes meurent. L'on cherche d'abord à l'expliquer par le SIDA, amené, bien sûr, par les mécréants, mais il faut finir par reconnaître au moins partiellement la vérité pour ensuite trouver des boucs émissaires dans la population algérienne. L'on sacrifie quelques-uns des magouilleurs, ceux qui sont les plus vulnérables. Quelques rares personnes qui font preuve d'honnêteté morale ou intellectuelle sont condamnées à l'exil, que celui-ci soit extérieur ou intérieur au pays. Comble de l'ironie, au commencement du livre le vent de libéralisation encourage les touristes occidentaux relativement nantis qui viennent faire connaissance avec ce beau pays. Hélas, vite découragés par les intoxications — quand ils n'en meurent pas ! — ils cèdent de nouveau la place aux mêmes qui étaient venus à l'époque glorieuse de l'étatisation, les Européens de l'Est. Retour à la case Départ.

Le roman se présente sous la forme d'une spirale descendante. Contrairement aux nouvelles où les personnages centraux sont pour la plupart les victimes sympathiques d'une situation qui les dépasse, ici les actants, les personnages agissants, sont essentiellement soit ceux qui exploitent les victimes soit ceux qui en tirent profit. Pour les lecteurs évidemment, ils n'en sont que plus intéressants, les innocents manquant souvent de relief ! Dans les deux cas cependant, nous sommes obligés de constater que la justice se distingue par son absence, que les bons sont voués à l'échec, que les récompenses sont pour les méchants. Noir portrait.

Pour être très différents alors par leur forme, comme il a été dit plus haut, les trois livres pourraient tous néanmoins porter comme sous-titre celui qui a été attribué à l'essai : «Autopsie d'une anomie.» Absence de norme sociale, d'organisation, de loi². Effectivement, d'un texte à

l'autre, de façon de plus en plus angoissante, Tridi nous brosse le portrait d'un pays en proie non pas à l'anarchie, ce qui somme toute aurait pu responsabiliser les citoyens et citoyennes, mais à un système des plus mafieux doublé d'une ignorance imposée. D'un texte à l'autre aussi, il a su nous engager plus avant dans la tragédie qu'il évoque.

L'on serait tenté dans un premier temps de penser qu'il rejette son pays natal, l'Algérie de son enfance. L'on aurait sans doute tort de réagir ainsi. C'est en amoureux éconduit que Rachid Tridi écrit ses livres. S'il n'aimait pas l'Algérie d'un amour tendre, s'il n'en reconnaissait pas toute la richesse, tout le potentiel, il ne pourrait en aucune manière tremper sa plume dans un tel acide. L'indifférence ne donne pas lieu à de telles déclarations.

Faut-il néanmoins conclure au désespoir ? Aucun rai de lumière ne point dans les trois livres mentionnés ici. Normalement — mais pas toujours, bien sûr — même dans des livres dénonciateurs, l'on peut déceler l'existence d'un certain espoir. Ici il n'en est rien. L'exil même qu'il vit témoigne de cette « grande noirceur³ » qui caractérisait l'Algérie. Mais il ne faut pas conclure trop tôt. Le fait même d'écrire constitue un geste d'espoir, l'espoir que dans un certain avenir, peut-être radieux, il sera nécessaire de rappeler quel fut le pays d'antan, l'espoir aussi de communiquer avec le monde, l'espoir peut-être de se survivre.

C'est peut-être dans ce contexte qu'il convient de souligner la qualité de son français. Tridi, qui manie parfaitement sa langue, écrit dans un style très varié, fait appel à un vocabulaire riche et diversifié. Au fur et à mesure que l'on avance dans son écriture, l'on constate l'aisance grandissante qui caractérise son évolution. Travailler sa plume (ou son ordinateur) avec un tel soin n'est pas le fait d'un pessimiste ni d'un désespéré; il y prend trop de plaisir.

Bibliographie

Tridi, Rachid. *L'Algérie en quelques maux, Autopsie d'une anomie*. Paris: L'Harmattan, 1992, 280pp; *Le doigt dans l'engrenage*. Montréal: Les Intouchables, 1995, 178pp. *À l'ouest d'Alger*. Montréal: Glanures, 1999, 140pp.